



La falaise et l'horizon

Jean
de la Croix Robert

desclée
de
brouwer

*Vie
spirituelle*

La falaise et l'horizon

Jean de la Croix Robert

**La falaise
et l'horizon**

DESCLÉE DE BROUWER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

se retrouvera pas sans garder, indéfectible, le souvenir du pays et des vivants de son enfance.

Malgré cela, chacun de nous porte en lui — complexité du cœur humain — l'impérieux désir et l'étrange nostalgie d'un ailleurs. Ce que nous avons ne suffit jamais, car l'homme est cet être mystérieux qui ne peut se contenter de ce qu'il est. Nos racines nous tiennent ; nos ailes nous emportent. Pour vivre, il nous faut d'autres espaces et d'autres horizons, et l'homme ne serait jamais du ciel s'il demeurait le captif d'une terre unique. Sa grâce est d'être créé en manque de tout. Nul n'est contraint au départ, mais celui qui répond à l'appel a toujours, d'une certaine façon, trouvé Tailleurs qui lui manque et qui, déjà, l'a saisi et captivé. Quand on cherche, c'est que déjà on est trouvé.

Celui qui part, cependant, ne donne jamais toutes ses raisons ; leur faire face exigerait un grand courage. Quand on s'en va, on ouvre les yeux sur le chemin qui s'annonce mais, souvent, on les ferme sur soi-même. Cela évite de répondre aux questions qui oppressent ou qui troublent. C'est la raison pour laquelle il ne faut pas trop questionner celui qui ose nous dire : « Je t'en prie, laisse-moi partir. » Un « Pourquoi ? » de tristesse ou de colère ne respecterait pas le silence qui le protège encore.

Il se cherche sans doute mais, qui sait, peut-être se fuit-il ? Fatigué de ce qu'il a, de l'oppressante monotonie, de l'usure des responsabilités, peut-il exprimer ce qu'il est ou ce qui lui manque ? Les terres les plus accueillantes et les demeures les plus belles, les amitiés les plus fortes et les tendresses les plus folles ne peuvent combler le cœur de l'homme et son désir d'un ailleurs. Même la beauté la plus pure peut blesser, car, toujours, elle révèle plus qu'elle-même et plus qu'elle ne saura donner. D'ailleurs, elle aussi a ses pudeurs et ne dira jamais pourquoi elle ne me garde ni ne me retient. Il n'est donc l'hôte de nulle

part et de personne celui qui ne se résoudra jamais à étouffer en lui le désir et l'appel de la vie.

Dans l'Évangile, le Christ aussi vient d'ailleurs ; il n'est pas d'ici. Pourtant il est venu chez les siens mais il reste toujours Celui qui passe, qui s'en va, l'Étranger même, le seul qui, faisant route, se penche sur le blessé abandonné. Dans sa compassion pour nous, il s'arrête ; mais sa vocation est de revenir près du Père. « D'où es-tu, d'où viens-tu ? » C'est la question que tous lui posent, ses ennemis les tout premiers. Pourquoi ne serait-ce pas aussi la question qui hante et brûle son cœur d'homme et de Fils unique ?

Si le Christ est homme jusque-là, jusqu'au plus mystérieux de mon être d'homme, je comprends mieux pourquoi Il m'a séduit et pourquoi je ne cesserai de Le chercher jusqu'à la fin. Je crois et ne doute pas qu'Il est le chemin et la vie. Il me faudra du temps encore et toute sa grâce pour adapter mes nostalgies à sa vérité, mes rêves à sa présence, mais je sais déjà que son ailleurs est aussi le mien et que je n'aurai jamais d'autre demeure que la sienne, et nul repos sinon en Lui.

A Bernard Pivot qui lui demandait ce qu'il aimerait dire dans l'instant du face-à-face avec Dieu — s'il existe ! —, le Président Mitterrand répondit : « Maintenant je sais. » Respectons sa réponse. A l'école de l'Évangile, on ne part pas pour savoir mais pour voir, c'est plus vrai et plus humble, me semble-t-il. S'il fallait évoquer l'Évangile, c'est parce que le chemin du Christ respecte toujours le nôtre, il vient même l'épouser et nous rejoindre où nous ne l'attendions pas.

C'est le rêve et la nostalgie qui invitent l'homme au départ, la détresse et les incompréhensions aussi. En nous, rien n'est simple ; sinon où seraient les folies de la vie ? C'est-à-dire que

l'on ne part jamais pour une seule raison ; les motifs de nos errances sont légion et l'on ne pourra jamais les connaître tous. C'est pour cela que nos marches sont incertaines, hésitants nos chemins. Nous regardons vers le passé qui s'éloigne ; le bonheur et les peines, les réussites et les échecs s'y voient ensemble à l'ombre de l'oubli. Quant au chemin qui nous attend, il n'est jamais tout entier dans la lumière mais plus souvent dans la nuit.

Quand le psaume dit que la Parole est une lampe pour le pas, il dit vrai et fonde l'espérance. La foi n'est nullement un phare pour celui qui avance au chemin de la vie et de son propre appel ; elle n'est que lampe pour le pas, et il peut se dire bienheureux celui qui marche ainsi. Cette petite lumière, en effet, suffit à son exode. Grâce à elle, il ne s'enfonce pas aux ténèbres de la mort mais il pressent, dans la nuit, son chemin de vérité et de vie, et cela lui suffit.

Il est vraiment de la nature de l'homme d'être voyageur. Il l'est au plus secret de sa personne ; il l'est aussi — l'histoire nous l'apprend — en son être social et communautaire. Ce sont les migrations humaines qui ont fait les nations et les peuples d'aujourd'hui. Cette aventure n'a jamais cessé et se poursuit encore. Mais plus que pour des motifs économiques et politiques, les hommes quittent leur pays parce que toute patrie a des frontières et que, par nature, l'être humain est rebelle à toute limite. Déjà, il est parti à la conquête de l'espace parce que même sa planète ne lui suffit pas, signe de son inconstance peut-être, mais plus encore signe de sa transcendance.

L'homme est citoyen de l'univers, toujours en quête d'un au-delà de toutes frontières. Plus que tout, il est depuis toujours un pèlerin qui se lève, quitte son pays à la recherche de cette patrie mystérieuse qu'il ne peut s'empêcher d'attendre comme un don,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mesure de l'infini même de Dieu. Il n'a pas à sortir de lui-même pour se découvrir et contempler son Dieu. Dans ses *Confessions*, saint Augustin, qui parlait d'expérience, nous offre cette confiance émerveillée : « *Tard je t'ai rencontrée, Beauté toujours nouvelle, Beauté toujours ancienne ; tard je t'ai rencontrée. Tu étais au dedans de moi, c'est moi qui étais dehors.* »

5

L'au-delà du désespoir

Dans nos vies, le chant de l'émerveillement est souvent précédé du chant de nos douleurs et de nos morts. Le cœur de l'homme est si fragile, tellement sensible. Si l'aurore est sa source, la nuit, souvent, est sa demeure. Aux heures terribles du désespoir et de la solitude, le vide est si grand que le chant doit se taire. Quel écho lui répondrait ? Alors, au silence de l'angoisse, monte, lancinant, le « pourquoi » sans réponse aux tourments de la vie. Pourquoi ce goût du néant et un tel abandon ? Ce « pourquoi » n'interroge ni les autres ni les événements, il ne s'adresse qu'à nous-mêmes et c'est en nous qu'il exige une cause et des raisons : qu'as-tu donc fait ?

Pourtant, je n'avais cherché ni les richesses, ni les honneurs ; leur séduction n'avait jamais représenté pour moi une tentation. Mais au combat du désert j'avais rêvé quand même de ce bonheur qui attend, ardent, au fond de tout cœur d'homme. Le bonheur, je l'ai désiré et je l'ai cherché. A certaines heures, j'ai cru l'avoir trouvé. Au chemin de mes soifs et de mes espoirs — comment le nier ? — je l'ai rencontré.

Peut-être ai-je voulu le garder trop avidement et trop longtemps. Mes mains, qui auraient dû rester ouvertes, sur cette joie se sont fermées. Trop naïf et imprévoyant, j'ai cru mon cœur assez pur pour oser tout prendre et posséder de cette grâce qui n'était que d'un moment. Je savais bien pourtant que l'on est toujours dépossédé de ce que l'on veut garder pour soi. L'avidité ne rapporte que le vide et, aujourd'hui, c'est bien ce vide qui me

reste et me cerne de toute part. Je n'ose l'appeler pauvreté, car j'hésite à croire qu'il me garde dans cette logique de l'Évangile où la vie se gagne quand elle se perd.

Être dépossédé de soi peut être grâce ou aveuglement, où est la vérité ? Comme le bonheur rend léger, de cœur et d'esprit, on risque alors d'oublier combien est étroite la porte qui ouvre sur la vie et que le combat ne s'achève que dans l'éternité. Le bonheur, même très pur, invite trop facilement à la pause et au relâchement. On se croit arrivé, dangereuse illusion. On s'arrête et l'on regarde en arrière, ce qui est défendu à celui qui a mis la main à la charrue. Du coup, le regard se disperse, le cœur aussi. On voudrait tout recueillir et garder de ce qui a été vécu et reçu pour mieux rester fidèle à tout ce qui a été donné et partagé. Ne rien perdre et tout garder : illusion. Si le cœur cesse de se recueillir, il se dilue ; toujours, il se perd en ce qu'il veut retenir.

Cela est vrai, mais le vide est trop grand pour se contenter d'une telle réponse. Même se reconnaître coupable n'apporte pas la paix, car ce vide concerne moins ce que j'ai fait que, plus profondément, ce que je suis. Oui, désormais, qui suis-je ? La plus juste image de moi-même, le prophète Jérémie ne la donnerait-il pas quand il reproche au Peuple élu de n'être qu'une citerne percée qui épuise ses propres sources pour avoir oublié l'Alliance et la fidélité.

N'être qu'une citerne percée, fissurée, n'est, certes, que très peu gratifiant. Mais, si je suis tel, pourquoi en nier la vérité ? Merleau-Ponty dit que l'être est déhiscence, fissure fondamentale. Il a raison ; que nous le voulions ou non, nous sommes des êtres de besoin, et cette existentielle dépendance nous interdit, à jamais, d'être pour nous-mêmes origine et plénitude. Nos soifs et nos nostalgies, nos avidités et nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

croire que cette prière Te suffit.

En entrant dans ce monde, ton Fils, venu de Toi, vers Toi s'est tourné : « Me voici, ô Père, pour faire Ta volonté. » Ta volonté, je ne la vois plus ; que Tu sois Père, je le crois encore ; alors j'ose T'offrir, en raccourci, ce « me voici » de toute ma vie. De mon amour aussi ; c'est Toi, c'est moi. C'est moi qui Te prie et Toi qui m'écoutes ; c'est Toi dans ta pitié, c'est moi... pitoyable.

Au village de ma petite enfance, durant quelques mois, mes parents m'avaient confié à une grandmère merveilleuse. Quand elle allait dans la montagne ou ailleurs, je ne sais, elle m'asseyait sur le banc, devant la maison. Ne pouvant m'emmener — mes petites jambes auraient par trop ralenti son pas —, elle me quittait en disant : « Tu restes là et tu m'attends. » Je restais là et, à la grande surprise des voisins, sans bouger je l'attendais.

Grand-mère, à la voix tendre et rieuse, tu m'as appris, j'en suis sûr, la sagesse de l'attente et la patience qui dure, tout simplement. Rester là pour rien, sinon pour attendre un retour et retrouver une présence. Les souvenirs appartiennent au passé, mais rester là imprègne toujours ma vie. Quand l'absence dure, ma patience tient. Si la nuit est longue, mes sommeils restent courts. Je veille pour une Présence dans l'espérance qu'elle veille sur moi, dans l'espérance aussi que sa douce pitié, un jour, m'apparaîtra.

Je rêve, alors, d'une Présence qui me dise enfin et pour toujours : « Me voici ; viens et, désormais, vois. »

8

Dans la nuit du cœur ouvert

*Ici s'étend le pays de patience
et l'horizon du souffle.
Mais l'homme nu qui cherche
où reposer sa chair,
ce pèlerin familier des
distances, natif de ses
blessures,
avec le temps voit décroître ses
pas, grandir la démesure.*

Frère Gilles BAUDRY

Tenir dans la patience ; tout livrer, peu à peu, des impatiences de son cœur tourmenté ; affronter, plus serein, cette nuit de l'attente et de l'absence n'ouvre pas encore le cœur de l'homme à la douce lumière de cette rencontre tant espérée. Pourquoi, mon Dieu, et jusques à quand ?

Il est presque oublié le temps des déceptions et des révoltes où l'on se voulait prêt à tous les combats pour se justifier, à toutes les folies, parfois, pour se venger, non des autres ni de soi-même, mais de cette vie qui semblait vouloir tout arracher, tout laminer.

Avancer aux ténèbres est une lutte épuisante, harassante ; mais, en cette inlassable quête, à certains moments, la nuit

semble moins dehors que dedans, une nuit devenue plus épaisse et plus sombre encore, une nuit sans appel et sans espoir d'une aurore, une nuit qui, désormais, n'est plus à la mesure de l'homme.

Faut-il alors, devant l'infranchissable crevasse de cette nuit et de son vide, se laisser couler pour toujours et ne plus chercher, vers l'autre versant, une passerelle où se risquer en contemplant les cimes si longtemps désirées ?

Ce désert de nuit et d'oubli ne ressemble pas aux autres où l'on pouvait encore avancer en retrouvant parfois une piste ou un puits. Les traverser restait une aventure possible. Ce désert-là, c'est lui qui nous traverse et, peu à peu, nous engloutit. Il nous submerge mais du dedans et l'on reste, immobile et figé, recouvert peu à peu de son linceul de silence et d'oubli. Mourir, s'il le faut ! mais le cœur étouffé, pourquoi ? Ce n'est plus une nuit de l'homme mais serait-elle la nuit même de Dieu ? Elle est épaisse, infiniment.

Il faut, cependant, l'expérience de ce désert et de cette nuit pour que nous devienne proche et comme révélé, en sa lumière de Gloire, Celui qui meurt d'être abandonné : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ?* » Sa question, comme la nôtre, semble se perdre dans l'indicible silence de cette nuit. Le silence du Golgotha est venu tout recouvrir, tout submerger, et Il meurt d'étouffement, notre Dieu crucifié. Oui, il nous fallait l'expérience de cette nuit pour connaître quelque chose de la Sienna et les mystiques, seuls, savent la chanter :

*Je sais une source qui jaillit et s'écoule,
Mais c'est au profond de la nuit.
Cette source éternelle, elle reste cachée ;*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde, il doit aussi affronter l'absurde qui, un jour ou l'autre, traverse, implacable, chacune de nos vies. Il se retrouve alors, au secret de sa conscience et de son cœur, offert à sa propre dérision, incompris devant les autres, incompréhensible plus encore en lui-même. L'absurde, c'est l'absolu du non-sens sans possibilité de s'en défendre ou de le justifier. Qu'il revête la forme de l'injustice ou de la trahison, il n'offre d'autre issue que le suicide, le définitif dans l'absurde.

La souffrance et la haine se supportent ; l'absurde, rien ne le soulage, pas même les larmes. Il est l'enfermement définitif dans la nuit de la honte ou de l'abandon et il ne peut que rester sourd au cri de la détresse ou de la révolte. Il ne connaît que le silence, le silence du vide. On peut donner sens à la souffrance, et même à la mort, mais l'absurde n'aura jamais sens, il en est privé, absolument ; c'est la raison pour laquelle l'homme peut consentir à tout sauf à l'absurde.

Certes, on pourrait à bon compte s'en évader. Il est toujours facile, quitte à nier l'évidence, de donner sens à l'absurde ou de justifier l'inqualifiable ; mais ce serait lâche et vil. Quand on ne maîtrise pas ce qui advient, quand ni l'esprit ni le cœur ne peuvent y trouver sens et lumière, c'est alors que seul le silence est honnête. L'absurde doit rester tel pour que l'homme, malgré et contre lui, reste lui-même jusqu'à l'extrême de cette humaine expérience.

Il faut donc le dépasser, voire le transcender, pour ne jamais y risquer les ailes de l'espérance. S'y coller, en effet, reviendrait à s'aliéner toute chance de salut et de liberté. Il faut s'en écarter comme d'un extrême de soi-même pour retrouver, en son propre cœur, à l'autre extrême, une source pour la foi.

L'expérience de l'absurde est peut-être l'une des plus

terribles que l'homme puisse traverser en cette ardente quête de lui-même où, normalement, tout devrait prendre sens, de sa vie et de celle des autres. L'absurde ruine tout et ne laisse à l'homme que la dérision. Cela, personne ne peut l'admettre, et tout s'insurge en l'homme quand le non-sens absolu semble devenir l'essence même de toute réalité. Il n'y a de vie possible que dans l'assentiment qui, déjà, annonce la foi, non celle qui console et rassure mais celle qui s'éveille alors pour surgir de son assoupissement et de ses négligences. Ainsi l'absurde s'étouffe en lui-même — justice enfin rendue — quand la foi retrouve ses sources en vérité.

L'absurde peut nous faire désespérer de l'homme, de nous-mêmes et de toute vie, mais pas de Dieu. De l'absurde à Dieu, le passage semble impossible, mais tout homme, pourtant, en son mystère même, peut y découvrir le plus sublime des chemins de liberté et de vie. Comme si le silence de Dieu, et non celui du vide, lui offrait un salut face à cet absurde qui, parfois, se dresse devant lui comme la plus brutale et la plus sombre des murailles. Ce salut qu'évoque le psaume :

Seigneur mon Dieu, tu éclaires ma nuit.

Grâce à Toi, je saute le fossé,

Grâce à mon Dieu, je franchis la muraille.

Dieu seul peut répondre à l'absurde. Devant l'homme qui souffre et qui pleure, devant celui qui sombre au désespoir, des gestes sont encore possibles qui témoignent de l'humaine compassion, mais, face à l'absurde, ni la parole ni même le geste ne gardent sens ; désormais, Dieu seul peut intervenir, sauveur inespéré pour celui qui se heurte aux plus insensées des ténèbres. Quand l'homme n'a plus rien à attendre d'un regard, d'une main tendue ou d'une présence, alors peut venir jusqu'à

lui le jour du salut, ce temps du silence de Dieu et de sa douce présence, par-delà les murailles de l'absurde.

Dieu est venu, dans la chair, s'affronter à l'absurde de l'homme et du monde pour le vaincre et, à jamais, le réduire au silence. Dès le début de l'Évangile, au désert de la tentation, l'absurde est là, ironique et sournois, puissance de mensonge et de ténèbres. Dès le premier sabbat, à la synagogue de Capharnaüm, il est là encore, affûtant ses armes. Ceux qui viennent d'écouter Jésus, l'autorité de son message et la force de sa parole, ne peuvent résister à l'émerveillement. Mais la victoire serait trop facile, survient alors l'ironie : « *N'est-il pas le fils de Joseph, celui-là ?* » Le voici donc, figure déjà méprisée avant d'être, au terme de sa route, Christ aux outrages.

En cette scène, l'absurde culmine quand « *tous dans la synagogue le mènent hors de la ville—comme on le mènera, un jour, hors de Jérusalem — pour le précipiter du haut de l'escarpement* ». L'Évangile, très mystérieusement, ajoute alors : « *Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.* » Comme si Jésus franchissait déjà, majestueux dans sa foi, l'insondable abîme des absurdités humaines.

En cet instant de l'insensé des hommes, le silence du Christ est parole de Dieu, toute-puissante. Il annonce, bien sûr, le silence de la Passion et de la Croix, mais il annonce plus encore le silence de l'absurde, dragon muet à jamais terrassé. Ainsi, derrière ce Christ qui passe, royal et rejeté, s'ouvre comme un sillon de lumière qui, déjà, en espérance, nous libère des arrogances de l'absurde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pressentir ton cœur qui s'éveille à l'attente, tout surpris et plein d'espérance ; mais il cache plus qu'il ne révèle. Il ouvre comme un chemin vers toi mais il semble me dire : merci d'être là, tu as su t'arrêter et me prêter attention, je n'aurais jamais osé te le demander. Ta présence m'est douce et si elle a su éveiller ma confiance, c'est parce que ton respect, déjà, je l'avais deviné. Laisse-moi, en cette rencontre, un temps pour accueillir ma joie, un long silence pour mieux écouter ton cœur et le mien afin que se tissent entre nous ces liens qui nous engageront à la grâce des confidences et des secrets partagés. Ni toi ni moi n'en savons encore l'heure et le jour.

C'est la liberté qui ouvre à la rencontre, mais celle-ci a besoin d'un infini respect pour que naissent deux libertés nouvelles. On peut être libre en soi-même mais si manque la liberté de l'autre, la nôtre reste incomplète, inépousée, toujours en attente. La rencontre est le fruit de deux libertés qui se reconnaissent ; elles se cherchaient sans trop le savoir, elles se découvrent, émerveillées mais craintives encore, en cette lumière qui retient leurs regards, en ce silence et cette paix qui, déjà, rapprochent leurs cœurs.

La vraie rencontre est timide, discrète, hésitante ; seuls le temps et la certitude du respect la rendront confiante, abandonnée. La rencontre est un risque : on peut s'y perdre ou y renaître. Elle est une aventure qui s'annonce, douce ou cruelle ; nul, encore, ne le sait. La rencontre, comme chacune de nos vies, peut être comme un don qui, depuis longtemps, se préparait telle une grâce pour se manifester un jour dans l'imprévu de l'amour ou de l'amitié.

Le respect s'impose absolument, car chaque histoire est tellement personnelle ; chaque vie, si grand mystère. La rencontre, d'ailleurs, n'en épuisera jamais tout l'inconnu. Elle

ouvre deux mains qui se prennent, deux cœurs qui doivent s'appriivoiser, deux vies qui, peut-être, entreront dans la merveilleuse communion de l'amitié ou dans la douce intimité d'un amour partagé. La rencontre peut être brève et n'aura nulle suite ; mais elle peut aussi engager deux êtres, deux vies pour une nouvelle histoire sur un nouveau chemin où sera exigé un respect toujours plus grand.

Nos vies sont ainsi tissées de rencontres heureuses ou décevantes, trop courtes ou déjà éternelles. Ces rencontres sont toujours créatrices du meilleur de nous-mêmes mais elles peuvent aussi s'achever dans l'amertume ou la révolte, car la rencontre aussi se heurte à l'impossible. Chaque homme, un jour ou l'autre, en fait la douloureuse expérience. On aurait tant voulu que telle relation soit toute de tendresse et de compréhension, riche surtout de cette heureuse complémentarité qui libère enfin de la solitude et de ses inévitables déceptions ; on aurait tant voulu... On rêvait depuis si longtemps mais tout espoir est déçu, et l'on repart, seul et douloureux, le cœur ouvert en cette blessure qui, sans cesse, viendra nous rappeler l'incomplet et l'inachevé de toute vie.

La rencontre s'ouvre à l'imprévu et à l'émerveillement, elle accepte la déception mais elle ne consent jamais à la séduction. Le séducteur est un faible qui, ne pouvant avoir confiance en lui-même, cherche ainsi à masquer sa fragilité et ses doutes pour mieux gagner la confiance de l'autre, mais en réalité il la trompe. Le séducteur ne peut respecter une liberté car il est privé de la sienne ; il ne peut donc, lâche et trompeur, rencontrer l'autre en sa liberté. La séduction est mensonge et n'engage qu'un chemin de très subtil esclavage. Elle est jeu, dangereux souvent ; malhonnête et décevant, toujours.

Les mondanités sont ces rencontres qui en restent à la séduction ; elles ne méritent guère mieux. La comédie humaine y trouve la scène qui lui convient et ses acteurs, pitoyables ou redoutables, vulgaires ou raffinés. Quand le respect n'est plus qu'un masque, l'humain se perd. Le monde alors est en grand danger de n'être plus qu'un désert livré à toutes les violences, à tous les mépris. Souvent, il est ainsi, sans tendresse ni respect, perdu pour l'homme et même fermé à Dieu.

L'homme, aujourd'hui, ne sait plus, ou pas assez, qu'il a besoin de Dieu, fontaine de sa liberté, source de tout respect. L'homme ne s'accomplit jamais seul, c'est l'amitié ou l'amour qui le personnalisent en vérité, et seule la grâce l'humanise en plénitude. Il y a là comme un défi pour l'Évangile, une mission pour le chrétien. L'homme peut se perdre ou se fuir en croyant se chercher ; qui lui redira que, dans l'Évangile, il est, en toute lumière, à lui-même révélé ? Paradoxe d'un message qui n'est Bonne Nouvelle qu'en nous révélant, inséparablement, et qui est l'homme et qui est Dieu, dans la grâce de leur rencontre.

A ignorer l'Un, on se condamne à perdre l'autre ; tel est le drame et le risque de toute vie. L'homme ne se gagne pas s'il perd son Dieu et il ne se trouve lui-même que dans cette rencontre que Dieu lui offre en toute gratuité, seule source pour lui de toute rencontre et avec son frère et avec lui-même. Le chemin de l'homme, toujours, lui restera mystère, espérance et combat.

Tout être humain porte en lui, indéracinable, la nostalgie de la rencontre, d'où cette brûlante soif d'amour et d'amitié. C'est dans le « tu » que l'on m'offre que, peu à peu, je deviens le « je » que je cherche, inlassablement, du plus profond de moi-même. Le « je » que je dois devenir, c'est toujours une rencontre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déçoit, nous déconcerte et nous fait douter de tout et surtout de nous-mêmes.

Faut-il alors nous résigner et accepter, en nous, cette défaite de la vie et de tous ses espoirs ? Faut-il, sous la contrainte, consentir à cette incapacité radicale de construire une vie qui puisse se risquer et s'engager encore vers le plus grand et le plus beau de l'homme ? Cette fragilité, découverte aux hasards de la vie, découverte en notre cœur déçu et humilié, ruine-t-elle à jamais nos possibilités de conquêtes et d'espoirs et rend-elle dérisoire et vain cet ardent désir de plénitude et de liberté qui couve encore au plus pauvre de nous-mêmes ?

Et s'il nous était bon d'être fragile pour sortir de nos illusions et engager une vie plus lucide et plus vraie ? Si telle est notre vérité, pourquoi en avoir peur ? C'est le mensonge qui mène à l'impasse ; à la vérité, toujours, s'ouvre un chemin. Et si cette fragilité qui nous désoriente et qui nous blesse nous ramenait, bien malgré nous mais peu importe, sur un chemin de vérité et d'humilité, sur un chemin d'homme tout simplement ?

Cette fragilité qui nous humilie peut, certes, faire de nous des révoltés et des désespérés ; mais pourquoi, autre folie de la vie, ne pourrait-elle pas nous sauver, nous libérer du personnage et de ses fonctions, et nous rendre au plus humain de nous-mêmes ? Car il est sauvé, celui qui devient humain... Alors, peu à peu, dans l'humble courage de la patience, c'est à lui-même qu'il est rendu, enfin vulnérable !

L'être vulnérable est celui qui, dégagé de ses armures et de toutes ses duretés, devient capable d'être blessé, *vulnerabilis*. La vulnérabilité est la grandeur de l'homme, sa plus secrète beauté. L'être vulnérable reste fragile, bien sûr, mais d'une fragilité qui lui a rendu un cœur d'homme, un cœur capable d'aimer

humblement, tendrement. Du cœur méchant au cœur vulnérable, la distance est infinie mais d'un infini que seule porte — telle est sa grâce — cette fragilité trop longtemps ignorée ou refusée. S'il est un frère universel, il ne pourra être que, de tous, le plus vulnérable.

« *C'est quand je suis faible que je suis fort* », nous dit saint Paul. Affirmation surprenante, merveilleuse et libératrice vérité ! Il la tient, bien sûr, de son expérience toute personnelle mais il la doit plus encore à son incessante contemplation du mystère même de Dieu, ce Dieu que l'on dit Tout-Puissant en oubliant parfois qu'il est Amour. Or, en Dieu comme en chacun de nous, c'est dans la faiblesse que se manifeste la vraie force d'un amour !

Ce Paul qui n'a jamais voulu « *connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* » sait bien que c'est aussi de la faiblesse de Dieu que le salut s'est dressé sur le monde, car la vie ne surgit que de la mort. L'Évangile qui nous révèle la puissance de ce Jésus de Nazareth, par l'autorité de sa Parole, par ses miracles et la force de son pardon, nous révèle, plus encore, la fragilité d'un cœur vrai, humble et vulnérable, la fragilité d'un Dieu qui nous manifeste sa Toute-Puissance quand pour nous, sur la Croix, Il se livre à la mort pour le péché du monde.

Vulnérable, le Christ l'a été dans sa Passion, dans son agonie au mont des Oliviers, dans l'apparente victoire du mal et de la méchanceté des hommes. Tel est bien le plus pur de son Visage, tout au long de l'Évangile. Vulnérable, il le reste dans sa glorieuse Résurrection puisqu'il se fait reconnaître, au matin de Pâques, en montrant aux disciples incrédules les plaies de ses mains et celle de son côté transpercé. « *Si je ne vois dans ses mains les marques des clous [...] si je ne mets la main dans son*

côté », a osé dire Thomas ! Ces blessures sont, pourtant, sa guérison et la nôtre.

Fragiles, nous le sommes ; vulnérables, nous devons le devenir car, depuis les origines, notre vocation, c'est d'être créés à l'image et ressemblance de Dieu. Si Dieu, pour nous, s'est voulu vulnérable, pourquoi douterions-nous de l'espérance ainsi offerte ? De notre fragilité humblement consentie, nous n'avons plus rien à craindre, elle peut nous guérir de nos fausses assurances et de cet orgueil qui interdit la vérité de la rencontre et de tout amour. La fragilité accueillie est promesse de vulnérabilité et peut-être faut-il entrer, par grâce, dans la vulnérabilité comme dans le Mystère même de Dieu, comme en sa Pâque en notre cœur sauvé et purifié.

Vulnérable, j'essaie, heureux, de le devenir pour dire à mon frère un amour qui mérite sa confiance, pour offrir à mon Dieu, jour après jour, ma reconnaissance et mon action de grâce : comme Lui, Il m'a voulu faible et vulnérable. Par grâce, en ses blessures, j'espère, sur les chemins de son appel, le devenir humblement, confiant et, en moi-même, réconcilié.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peut-être, plus innocent. Une douceur, comme en secret, le console et le comble pour lui donner d'être plus proche du frère qui m'attend, plus indulgent aussi pour le pauvre que je ne cesse de devenir.

Cette aventure, celle de l'homme à chercher en soi-même comme en l'autre, est-elle si différente de la première, qui voudrait nous conduire vers les plus hautes cimes de l'union et de la contemplation ? Elles ne doivent se confondre, et l'on ne peut choisir l'une par dépit de l'autre. En fait, on ne trouve jamais Dieu sans rencontrer le frère, car l'absolu n'est pas une chose mais une relation ; il ne vit que d'être partagé.

La rencontre n'est donc nullement une évasion. Qu'il s'agisse de Dieu ou de l'homme, à jamais elle reste mystérieuse et, à la limite, toujours inachevée. Que le fini soit le sanctuaire de l'infini ne rend pas celui-ci plus saisissable d'être plus proche. Le mystère qui se risque en notre nuit n'en devient pas plus transparent pour autant ; l'Évangile nous le prouve. La Présence qui s'approche nous dépossède plus encore de toute humaine certitude et il faut toujours se perdre pour, au moins, la pressentir.

On aime à perte quand on se perd en aimant, mais si, humblement, on ose risquer cette aventure, alors se découvre, au cœur même de nos solitudes, un horizon nouveau pour la liberté et pour la joie. C'est quand je n'attends plus rien, non par mépris mais par amour, que je peux avancer, sans amertume et sans crainte, au chemin de la vie. On ne gagne jamais, ni Dieu, ni son frère, ni soi-même non plus ; on ne peut que perdre et c'est quand il ne restera rien que l'on pourra se dire, sans triomphe et sans gloire : « Maintenant j'ai trouvé. » Mais de cette rencontre au néant de soi-même, aux frontières de

l'extrême, y aura-t-il encore, pour sceller cette union, le baiser et le souffle ?

C'est du silence seul, mais celui de la paix et de la douceur retrouvée, que viendra, un jour, peut-être, la réponse tant attendue.

La réponse de saint Benoît

Cette réponse, dans sa Règle, saint Benoît nous l'indique en enseignant l'art suprême de concilier l'intense recherche de Dieu et l'humble service du frère et de la communauté dans les réalités les plus concrètes de la vie quotidienne. Pour que tout s'harmonise dans la paix et la concorde fraternelle, sans que rien ne soit négligé du service de Dieu, saint Benoît demande à l'Abbé du monastère de veiller à ce que la tristesse, jamais, n'accable les frères.

Pour cela, il devra donc exercer un gouvernement plein de prudence, de discrétion et, tout particulièrement, de modération. Qu'il tempère donc toutes choses : « *Sic omnia temperet.* » Saint Benoît rejette radicalement ce qui serait excessif ; sa sagesse et son expérience l'inclinent plutôt, quand il s'agit des hommes, à cette modération qui révèle si bien la délicatesse de son cœur de père. Le plus bouleversant de ses conseils est sans doute celui-ci : « *Qu'il [l'Abbé] tempère tellement toutes choses que les forts désirent faire davantage et que les faibles ne se dérobent pas.* »

Surprenante modération pour un homme qui veut, pour lui-même comme pour ses moines, que soient atteints les plus hauts sommets de toute vertu et de l'union parfaite avec Dieu.

Modération, mais non médiocrité. C'est bien l'absolu qui est cherché, dans la conversion comme dans la charité, dans le travail comme dans la prière, dans l'ascèse personnelle comme dans le service du frère et de l'hôte. Mais Benoît a compris que seul s'oppose à l'absolu ce qui est relatif mais jamais ce qui est modéré. Bien plutôt, seule la modération peut conduire l'homme, sans le tromper ni le décevoir, sur le chemin de l'absolu. Toute la sagesse de Benoît réside en cette simple lumière que l'excès ne mène à rien, mais que la modération ouvre le seul accès à l'amour parfait tant pour le frère que pour Dieu, inséparablement.

Il peut paraître insensé celui qui, pour trouver Dieu, s'avance à la rencontre du frère ; mais pourrait-il accueillir en sa vie l'absolu de son Dieu, celui qui ne saurait ouvrir son cœur aux incertitudes et aux fragilités de l'homme ?

Le credo de Benoît est simple : « *Nous croyons, sans doute aucun, que Dieu est présent.* » D'une intense présence : « *en tout lieu et en tout temps* », « *partout et toujours* », mais aussi d'une merveilleuse présence : « *Avant même que vous ne M'invoquiez, Je vous dirai : Me voici.* » Toute la tendresse de Dieu ainsi offerte, simplement, en ce « Me voici ». Comment alors ne pas répondre, présence à Présence ? Mais comment, cette présence, la rendre à Dieu sans l'offrir aussi au frère comme à tout homme ? Toute la mystique de Benoît s'exprime ainsi dans cette silencieuse attention et dans cet amour plein de respect et d'exquise humanité.

Être pour le frère ce que Dieu est pour lui et, ainsi, rendre à Dieu la seule réponse qui soit digne de ce « Me voici » qui, toujours, précède et invite celui qui le cherche de toutes ses forces et de tout son cœur. Pour l'ancien et le plus jeune, pour le frère accablé par la maladie, un travail trop lourd ou une faute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est-elle sienne, vraiment ? Tout semble si loin de lui, cette espérance tout particulièrement ; à moins que ce ne soit lui, trop loin de tout, qui ne puisse s'en approcher et la saisir. Saisir, pourtant, reste impossible ; alors, faut-il s'abandonner encore, se livrer soi-même, jusqu'à ce que l'espérance promise advienne comme lumière en cette nuit ?

Que de morts à soi-même pour naître à l'espérance, que de silence pour percevoir son appel, que de solitude pour retrouver sa présence. Rendre compte de l'espérance exige, au plus profond de soi, la vérité de son néant. On ne récite pas son credo, on le livre comme l'ultime souffle de sa vie, sa dernière goutte d'espérance. Il faut pouvoir tout donner, et donc avoir beaucoup perdu, pour confesser en vérité l'espérance de l'Évangile. Il faut avoir beaucoup marché, beaucoup erré, pour proclamer, sans illusion ni mensonge, que la vie débouche sur la Terre promise de l'invincible espérance. L'espérance ne se crie pas sur les toits, elle s'annonce comme une aurore, merveilleuse sans doute, mais discrète et silencieuse au cœur de celui qui veille, solitaire et patient, dans la nuit de sa foi.

Le témoignage intempestif n'est pas toujours le plus sincère ; d'ailleurs, il s'agit moins de dire que de reconnaître, en nous, une œuvre qui n'est pas de nous. Elle témoignera bien d'elle-même, cette espérance qui vient nous rejoindre dans l'abîme de l'abandon quand il n'est d'autre salut que celui qui traverse nos nuits pour nous saisir dans sa lumière. Mais, toujours, ce sera de nuit, sinon l'espérance, irrémédiablement, en resterait trahie. Urs von Balthasar, d'ailleurs, nous en prévient :

*Aucune nuit n'est plus ténébreuse
que la ténèbre lumineuse de l'amour.*

Nuit et lumière de l'oubli

Du destin à l'espérance, du destin comme fatalité à l'espérance comme grâce, qu'elle nous paraît longue, cette route de notre exil, ouverte à tous les imprévus de la rencontre et de la joie, à tous les risques d'erreur et d'échec qui guettent celui qui, naïf peut-être, mais sage en vérité, attend dans l'espérance l'inespéré de sa vie.

Cet exil, un jour, s'achèvera ; l'Écriture nous en fait la promesse solennelle : « [...] ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Ceux qui parlent ainsi font voir clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie [...] », celle, très justement, de l'inespéré.

Notre exil n'est pas seulement cette réalité de notre vie au cœur d'une création qui, en raison même de sa finitude, se retrouve loin de Dieu. L'exil est notre plus intime réalité, car c'est en nous que nous sommes le plus loin de nous-mêmes. Laissé à lui-même, l'homme ne se rejoint pas, ne se retrouve pas ; sa propre faille intérieure reste infranchissable. Faille de l'être que souligne et accompagne le mystère du temps.

Le temps, en effet, creuse en nous, peu à peu, des espaces pour le vide. Ce qui semblait, à l'origine, d'un seul tenant, se retrouve maintenant sous forme de continents que l'oubli sépare et que le souvenir ne relie plus. Si notre mémoire nous en donne claire conscience, c'est bien parce qu'elle transcende, en nous, ce temps qui nous étire loin de nous-mêmes... mais si active et fidèle soit-elle, elle ne peut lancer les passerelles qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

III

21. L'exil pour la foi
22. L'espérance, grâce de l'abîme
23. Nuit et lumière de l'oubli
24. L'audace d'être son enfant
25. En confiance

Achevé d'imprimer en mars 2012
par la Sté ACORT Europe
www.cogetefi.com

Dépôt légal: avril 2012

Imprimé en France

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur
75011 – Paris

Nom :

.....

Prénom :

.....

Adresse :

.....

.....

.....

Code postal :

.....

Ville :

.....

E-mail :

.....

Téléphone :

.....

Fax :

.....

Je souhaite être informé(e) des publications

des Éditions Desclée de Brouwer